ANNALES DE PARASITOLOGIE

HUMAINE ET COMPARÉE

TOME XI

1^{er} MARS 1933

N° 2

MÉMOIRES ORIGINAUX

GLOSSINES DU GABON OCCIDENTAL

Par H. GALLIARD

Au cours de recherches effectuées au Gabon, en 1930, pendant la saison sèche et une partie de la saison des pluies (1), j'ai pu établir l'existence de cinq espèces de glossines :

Glossina palpalis Robineau-Desvoidy 1830, *Glossina fusca* Walker 1873, *Glossina tabaniformis* Westwood 1850, *Glossina pallicera* Bigot 1891, *Glossina haningtoni* Newstead et Evans 1922.

Les trois premières étaient déjà connues dans la région, *G. pallicera* et *G. haningtoni*, très rares d'ailleurs, puisqu'il n'en a été trouvé qu'un spécimen de chaque, n'y avaient pas encore été signalées.

Glossina fusca Walker 1873

Cette espèce de grande taille est très répandue sur la côte d'Afrique, depuis la Guinée française jusqu'à l'estuaire du Congo. Sa limite nord de répartition traverse le Cameroun, l'Oubanghi-Chari, atteint le nord du lac Albert et dépasse le lac Victoria. Sa limite sud aboutit au Tanganyika.

(1) Comme on le voit sur la carte, la région prospectée est comprise dans le quadrilatère formé par l'Ogooué au nord, la Nyanga au sud, l'Océan à l'ouest et la N'gounié à l'est. Elle est traversée par deux chaînes de montagnes dont le Mayumbe à l'ouest, et recouverte par la forêt équatoriale sauf dans une région de savane comprise entre les deux chaînes (vallée de la Moukalaba, plaine des Eschiras) et la vallée de la N'gounié.

En ce qui concerne le Gabon, elle est signalée par Sicé dans le bassin du Como. La carte donnée par Martin, Lebœuf et Roubaud la mentionne à Mayumba.

Je n'ai rencontré *G. fusca* qu'en forêt, au début de la saison sèche surtout (forêt du Mayumbe, juin). Elle s'aventure loin des cours d'eau, le long des pistes.

Par contre, au mois de juillet, dans la forêt du massif oriental qui

sépare les savanes de la Moukalaba et de la N'gounié, elle quittait peu les abords des cours d'eau et elle s'y trouvait étroitement associée à *G. palpalis*. Le degré hygrométrique de l'air était moins élevé à cette époque qu'au début de la saison sèche, ce qui pourrait expliquer peut-être ce changement. Elle existait souvent en nombre supérieur à *G. palpalis* : par exemple, 3 *G. fusca* pour 1 *G. palpalis* au village de Mouloundou (400 mètres), en nombre égal à Niali, point culminant de la chaîne (480 mètres). Plus tard, malgré une augmentation nette de la température, en août et au début de septem-

bre, *G. fusca* était pratiquement introuvable, mais reparut peu avant les premières pluies (à partir du 15 septembre).

Pour Schwetz (1919) d'ailleurs c'est une espèce forestière par excellence ; elle reste près de l'eau si la forêt galerie n'a pas plus de 200 mètres de large, elle s'en écarte quand la forêt s'étend, pouvant même se trouver loin de toute piste humaine ou animale. Sa localisation peut d'ailleurs varier suivant les régions, puisque Kinghorn l'a trouvée dans la forêt clairsemée intermédiaire entre la jungle épaisse et la savane herbeuse. Pour Frew (Sierra Leone, 1929) elle est également ubiquiste, mais ne s'éloigne jamais de l'ombre épaisse. Au Kenya (Beven, 1925), on la trouve dans un pays sec à végétation clairsemée. De même en Angola, elle a été rencontrée avec *G. palpalis* loin de toute collection d'eau, dans une région de savane herbeuse, à une époque où le degré hygrométrique de l'air était peu élevé (Almeida et Rebelo, 1927).

G. fusca est considérée généralement comme une espèce crépusculaire. Pour Sanderson (1911), Schwetz (1919), elle ne deviendrait active qu'après le coucher du soleil ; elle est donc vespérale surtout et nocturne ; on la capture rarement le matin ; Schwetz a constaté de plus qu'elle ne piquait pas s'il faisait froid. Il m'a semblé cependant que son activité était surtout diurne et la même tout le long du jour ; je ne l'ai jamais rencontrée la nuit, ni au dehors, ni à l'intérieur des cases. Il est vrai que mes recherches ont eu surtout lieu en saison sèche et il est possible que la température nocturne, descendant à 11°-12° fut suffisamment basse pour inhiber son activité pendant cette période, comme je l'ai constaté nettement pour *G. tabaniformis*.

Localités : Forêt du Mayumbe, entre Mayumba et Tchibanga (juin), forêt du massif oriental (juillet-août), Mayumbe entre Eschiras et Mokabo (octobre).

***Glossina tabaniformis* Westwood 1850**

Sa répartition géographique est plus réduite que celle de *G. fusca*. On la connaît dans la Sangha, la Lefini, l'Alima et on vient de la signaler en Guinée espagnole (Gil Collado). En ce qui concerne le Gabon, Newstead donne comme localités : Rivière Ogooué et Mayumba (1).

C'est une espèce qui est considérée surtout comme forestière

(1) Tous les spécimens du groupe *fusca*, existant dans la collection du Laboratoire de parasitologie de la Faculté de médecine de Paris et provenant de Mayumba (E. Brumpt, 1903) appartiennent à cette espèce.

(Simpson, 1914, Roubaud, 1922, Schwetz, 1922, 1920, 1931). Suivant ce dernier auteur, on la trouve le long des sentiers et, en général, loin de l'eau comme *G. fusca* ; elle est surtout crépusculaire mais elle peut être réveillée à toute heure du jour.

Au Gabon, à la période où les recherches ont été faites, *G. tabaniformis* était très abondante sur la côte, à la fin de la saison des pluies. A Mayumba (fin de mai, début de juin), ces mouches vous assaillaient sur la plage en plein vent, quand il y avait du soleil. Un peu plus loin dans les terres, derrière le rideau d'arbres qui sépare en deux la barre littorale, c'étaient de véritables essaims. Il en existait aussi de l'autre côté de la lagune, mais toujours dans les espaces découverts et uniquement auprès des cours d'eau.

Je ne l'ai trouvée nulle part en forêt, dans la zone prospectée, sauf le long des fleuves aux rives bien dégagées ou à végétation basse et peu touffue. Par contre, elle abondait en certains points de savane et, tout au moins à cette période de l'année, elle semble rechercher les points d'eau mais fuir l'ombre. A Tchibanga, elle n'existait pas dans la forêt galerie, le long de la Nyanga, mais auprès d'un petit affluent qui passe près du poste, en plein jour, dans un endroit absolument dépourvu de végétation. Exceptionnellement, un seul spécimen a été capturé, loin de toute collection d'eau, dans cette bande de végétation assez dense, qui se trouve à la lisière de la savane et au pied du massif tabulaire forestier séparant la vallée de la Nyanga de celle de la N'gounié.

Pendant la saison sèche, elle était surtout diurne. En octobre, par contre, au moment des premières fortes pluies, au bord de la lagune de Fernan-Vaz, elle était uniquement nocturne : tous les soirs à la même heure, quelques spécimens pénétraient dans les cases, attirés par la lumière.

Localités : Mayumba (mai), Tchibanga (juin, juillet), gué de la Moukalaba, près de Nyanga-Vembé, Mourindi (juillet), N'dendé (rives de la Dollé, août), Mouila (rives de la N'gounié), Eschiras, près de l'Ovigui (septembre), bords du Rimbo N'Komi, depuis Mokabo jusqu'à la lagune de Fernan-Vaz (octobre).

Glossina haningtoni Newstead et Evans 1922

Cette espèce, relativement rare, puisqu'elle n'a été signalée jusqu'à présent que dans deux localités, ressemble beaucoup à *G. fusca* par ses caractères extérieurs, mais l'armature génitale du mâle est tout à fait différente.

Le spécimen unique récolté au Gabon, un mâle, diffère de

G. fusca, en outre des caractères signalés par Newstead et Evans, par la disposition des taches, bandes ou marbrures sombres, que les espèces de ce groupe présentent au niveau des différents segments des pattes.

FIG. — *Glossina haningtoni*, spécimen mâle du Gabon. Armature génitale (terminologie de Patton). A, phallosome ; B, les deux sclérites du phallosome ; C, paramères (forcipules inférieures de Newstead) ; D, cerques anaux (forcipules supérieures de Newstead).

Le tibia moyen présente, sur sa face externe, en plus d'un anneau sombre au niveau de la partie moyenne, comme chez *G. fusca* (chez qui, parfois, tout le segment est foncé), une tache foncée à son extrémité distale, comme le tibia postérieur. La face externe du fémur postérieur est absolument claire, alors qu'il existe toujours une bande sombre chez *G. fusca*. Le tibia postérieur présente un

anneau sombre à la partie moyenne et de plus à son extrémité distale une tache très nette et qui manque chez les trois-quarts des spécimens de *G. fusca*.

Il est vrai que ces caractères n'ont pas une valeur systématique absolue, étant donnée leur variabilité chez les divers spécimens d'une même espèce du groupe *fusca* (1).

Newstead et Evans décrivent ainsi l'armature génitale du mâle : « Harpes avec trois appendices bilatéraux ; la première paire, proximale, est longue et épineuse, la première épine étant plus courte que la seconde. Le second appendice, distal, est angulaire. Lorsqu'on l'aplatit par pression, il montre une profonde encoche sur son bord proximal. Les sclérites chitineux ventraux sont longs et s'avancent aussi loin que les appendices distaux. »

Chez notre spécimen du Gabon, il y a deux plaques chitineuses beaucoup plus nettement distinctes (voir figure, les sclérites ventraux n'ont pas été représentés) que ne le représentent Newstead et Evans. La plaque proximale est bifide, la seconde présente de légères différences avec le type figuré par Newstead et Evans.

Quoiqu'il en soit, il s'agit fort probablement de la même espèce, *G. haningtoni*.

Cette espèce est d'ailleurs assez rare et très localisée. Elle a été décrite d'après deux mâles et deux femelles provenant d'une localité de la Nigeria du sud (South Cameroons). Un autre spécimen, une femelle, avait été récolté par R. Mayné dans le Mayumbe du Bas-Congo (Makaia N'Tête) en 1917 (2).

C'est donc, du moins à ma connaissance, la troisième localité connue pour cette espèce.

Localité : Au Gabon, le spécimen a été récolté aux environs de Tchibanga (cir. de la Nyanga), gué de la rivière Macouatchi (forêt galerie), à la limite de la savane et du plateau forestier oriental (juin 1930) (3).

Glossina pallicera Bigot 1891

Cette espèce du groupe *palpalis* est connue sur la côte occidentale d'Afrique, depuis le Liberia jusqu'au Cameroun (Douala) et au centre du continent africain, au Congo belge.

(1) *Ann. trop. Med. and Parasit.*, XVI, 1922, p. 51.

(2) Voir Newstead, *loc. cit.*, p. 79.

(3) Au Nigeria, ces glossines proviennent d'une région montagneuse et forestière, traversée de nombreux cours d'eau, à l'endroit où le terrain s'élève vers les hauts-plateaux du nord.

C'est, en général, une espèce forestière, ne s'écartant pas des bords des cours-d'eau, et pour certains (Fell, 1912) sa biologie est identique à celle de *G. palpalis*.

Localité : Je n'en ai trouvé qu'un seul spécimen femelle, à la lisière de la forêt des Monts Tandou et de la savane des Eschiras, sur les berges de l'Ovigui : c'était une localité où *G. palpalis* était particulièrement abondante à cette époque.

***Glossina palpalis* Robineau-Desvoidy 1830**

C'est naturellement l'espèce la plus répandue dans toute la région. Il y a des variations locales assez importantes, mais en saison des pluies, sa répartition doit être très uniforme. Il est peu probable, d'autre part, qu'il se produise ici des migrations saisonnières importantes déterminant le passage d'une région à l'autre, de la savane à la forêt, de la plaine à la montagne, ou inversement, comme l'ont signalé, dans d'autres régions, certains auteurs (Roubaud, Simpson, Sorel, Thiroux, Macfie).

Ici, pendant toute la saison sèche, les gîtes permanents sont nombreux, étant donnés les caractères du pays, sa végétation, le degré hygrométrique de l'air, la persistance de nombreux cours-d'eau secondaires et de collections d'eau stagnante même en savane.

A la fin de mai, au moment de la cessation des pluies, *G. palpalis* se rencontrait peu sur la côte. A Mayumba, elle était beaucoup moins abondante que *G. tabaniformis* et il fallait traverser la lagune pour la trouver en nombre appréciable. Dans la forêt du Mayumbe elle était rare et on ne la trouvait que strictement auprès des cours d'eau.

Il est généralement admis que les glossines sont plus abondantes pendant les pluies et on observe un minimum après la saison sèche. Dans certains cas, c'est l'inverse et le maximum de fréquence a été signalé, en Rhodésie, deux mois après la cessation des pluies (Kingham et Montgomery). Pour Brohez (1907) le nombre des mouches observé en saison sèche doit être plus grand étant donnée la nécessité plus grande de se nourrir.

Quoiqu'il en soit, pendant la saison sèche, en forêt, où le nombre des glossines est toujours faible, les variations en cette saison sont beaucoup plus difficiles à déterminer nettement qu'en savane. Le long de la Nyanga, à Tchibanga (juin), *G. palpalis* abondait. Le fleuve est large à ce niveau ; sur les bords la forêt galerie est peu dense, large de quelques dizaines de mètres par endroits. Les glossines trouvaient surtout un refuge dans les frondaisons qui s'avan-

cent très loin parfois au-dessus de l'eau, à la face inférieure des feuilles. A cette époque, elles attaquaient en plein jour, au milieu du fleuve, surtout au moment où le soleil se montrait et disparaissaient dès que les nuages le cachaient. Il suffisait d'approcher du bord et de débarquer à l'ombre des arbres pour être à l'abri.

Dans la région de la savane située entre les deux chaînes de montagne, les pistes sont constamment coupées par de petits marigots accompagnés d'une bordure de végétation peu dense. Il y persiste souvent des mares résiduelles jusqu'à la fin de la saison sèche. Même lorsque le lit en est complètement desséché, l'ombre est suffisante sans en être excessive, l'humidité assez grande pour que les glossines y demeurent parfois en grand nombre, sans être obligées d'émigrer vers les cours d'eau plus importants et permanents. Chaque village est en général construit à quelques mètres d'un de ces gîtes qu'il serait facile de débroussailler avec un minimum d'effort et de dépense. Les chefs de village sont tenus de faire débroussailler la piste et de la maintenir en état ; on pourrait les charger également de faire de même aux gués et aux points d'eau.

Ici, en somme, pendant la saison sèche, comme en beaucoup d'autres régions d'ailleurs, *Glossina palpalis* se trouve toujours près de l'eau et ne s'en écarte pas. Elle recherche l'ombre quand elle n'est pas trop épaisse et quand les collections d'eau sont réduites (mares résiduelles en savane). Au contraire, quand la forêt est trop dense, trop obscure, elle reste en bordure sans jamais chercher à y pénétrer (1). Il est d'ailleurs possible que la biologie soit modifiée plus tard, au milieu de la saison des pluies. Ainsi Mendes à l'île du Prince (1909) a constaté que les mœurs de cette glossine étaient telles que je les ai décrites plus haut en saison sèche, mais que pendant les pluies on pouvait la rencontrer dans les localités dépourvues de toute végétation.

Pour Fiske, deux types de végétation sont nécessaires à *G. palpalis* : l'ombre épaisse pour les mouches au repos, l'ombre plus légère pour les mouches en activité et pour leur ponte. En ce qui concerne les gîtes à pupes, il semble qu'ils n'aient ici rien de très caractéristiques ; c'est le sable sec des berges à quelques mètres du lit du cours d'eau, à l'abri d'un tronc d'arbre abattu (Mokabo, octobre), ou au voisinage de palmiers déracinés par les éléphants (Bongo, septembre).

(1) Dans certaines régions, sa biologie est bien différente. Ringenbach au Congo français (1914), Kinghorn au Gold Coast (1911), Nabarro et Grieg (1905) en Uganda, Wellmann en Afrique portugaise (1906), Almeida et Rebelo en Angola (1927) l'ont trouvée dans la savane dépourvue de toute végétation sauf de hautes herbes, près ou parfois très loin des cours d'eau.

Il est difficile d'apprécier de façon très nette les variations saisonnières des glossines (1). Mais on peut constater une certaine recrudescence au début du mois d'août. Ici encore les conditions locales interviennent car nous avons pu faire 30 kilomètres en pirogue sur la N'gounié en voyant à peine quelques-unes, alors que quelques jours plus tôt à N'dendé elles étaient nombreuses sur les rives de la Dollé.

C'est vers le milieu de septembre, au moment où les premières grandes pluies tombent, mais avec d'assez grandes intermittences, que le nombre des glossines augmente dans des proportions importantes. Le degré hygrométrique de l'air et la température s'élèvent alors. Quand les pluies s'installent de façon définitive, vers le début d'octobre, le nombre diminue de nouveau ; à ce moment, les pluies commencent à inonder la forêt, le niveau des cours d'eau monte et l'on comprend fort bien qu'à cette période, la reproduction s'arrête nécessairement, le sol devenant impropre à l'habitat et à l'évolution des pupes.

Pour certains auteurs, la distance de vol à certaines périodes peut être assez importante au moment des migrations saisonnières. En ce qui concerne la distance à laquelle *G. palpalis* pourchasse l'homme, je ne l'ai jamais vue quitter les bords immédiats de l'eau surtout quand la forêt est épaisse : elle n'en franchit jamais la lisière. Pendant les heures de la journée, je ne l'ai jamais vue transportée par les indigènes alors que tous les soirs, les porteurs d'eau en rapportaient avec eux à des distances parfois assez grandes (800 mètres à Tchibanga, 1.200 mètres aux Eschiras). Dans ces conditions seulement, elles peuvent pénétrer dans les cases la nuit, attirées par la lumière exactement comme *G. tabaniformis*. A Tchibanga en 4 jours, j'ai pu en récolter dans une case, le soir, une dizaine d'exemplaires, uniquement des mâles (2).

Proportion des sexes. — La plupart des auteurs admettent que le nombre des mâles est toujours plus grand que celui des femelles dans le cas de *Glossina palpalis*. Fiske (1920) a cherché à établir les lois de ces proportions et de leurs variations. Pour cet auteur, lorsque l'hôte préféré est abondant dans une région donnée, le nombre des femelles est inférieur à celui des mâles dont les besoins alimentaires sont moins impérieux et l'homme est peu attaqué. Il en

(1) On peut prendre évidemment comme criterium le nombre de glossines capturées par boy et par heure, mais on n'obtient jamais que des chiffres très approximatifs quand on n'utilise pas toujours les mêmes individus, et même dans ce cas, le contrôle est bien difficile.

(2) C'est ce transport des mouches par l'homme qui explique la découverte de pupes très loin de points d'eau.

résulte qu'en faisant disparaître ces hôtes, l'on peut augmenter le nombre des femelles et par conséquent accroître les risques courus par l'homme. De plus, le nombre des mâles est très supérieur dans les endroits abrités humides et l'inverse se produit aux points où la végétation est défavorable. Pour Fiske, par conséquent, les pourcentages généraux obtenus dans une région étendue donnent l'indice de l'abondance des hôtes défavorables et par conséquent du degré de protection de l'homme, alors que les chiffres locaux sont déterminés par les caractères favorables ou défavorables du milieu environnant. Les recherches des différents auteurs semblent, dans une certaine mesure, corroborer ces lois, bien que certains faits puissent être interprétés différemment. De plus on a recherché si la proportion des sexes pouvait varier suivant les saisons et l'intensité des pluies, mais ici les faits sont tout à fait contradictoires et Carpenter (1919) a montré que seules interviennent les conditions locales.

En ce qui concerne les régions que j'ai parcourues, la proportion des femelles était constamment supérieure à celle des mâles sauf certaines exceptions, en forêt, où le nombre des mâles devenait double de celui des femelles. Mais, en forêt, le pourcentage ne pouvait porter que sur un nombre de *G. palpalis* toujours faible et il était difficile d'en capturer plus de 15 à 20, alors qu'en savane, pendant le même laps de temps, on capturait facilement 60 ou 80 exemplaires.

Le pourcentage général a été, sur 1.500 exemplaires environ, de 58,6 femelles et de 41,5 mâles. Il n'y a guère de modifications suivant la saison, depuis le début de la saison sèche jusqu'au moment où les pluies s'installent définitivement. Il semble cependant que la proportion journalière des femelles baisse après les pluies, en juin et juillet. Elle se relève vers le début d'août et atteint son maximum au moment des pluies (novembre).

Si les lois de Fiske sur la proportion des sexes sont exactes, il faut donc admettre que les hôtes préférés sont rares dans la région et que les glossines ne peuvent guère se nourrir que sur l'homme. Il est possible qu'en cette saison cette hypothèse soit exacte : les crocodiles et les hippopotames étaient rares dans la Nyanga ; les buffles en savane ne fréquentent guère les points d'eau que la nuit et sont surtout abondants pendant les pluies ; les éléphants se rencontrent surtout en forêt ; les singes par contre sont nombreux partout, ainsi qu'en certains points, les antilopes. De plus, d'après ces mêmes lois, puisque l'on trouve ici plus de femelles que de mâles, c'est que les gîtes sont partout défavorables ; l'hypothèse est inadmissible.

Fiske a montré en outre que, lorsqu'on capture des glossines en un point donné, on trouve souvent plus de mâles que de femelles, puis, au bout d'un certain temps, la proportion est inversée. Cet auteur donne de ce fait l'explication suivante : les mâles volent tout en restant sur place alors que les femelles, se déplaçant le long des forêts galeries, sont constamment renouvelées. La diminution du pourcentage des mâles provient donc de ce que l'on en épuise rapidement le nombre par capture, alors que celui des femelles, dont la proportion semble augmenter, reste constant.

Il est certain, en effet, que la proportion des sexes est variable suivant les moments de la journée. J'ai pu séjourner quelque temps en septembre dans la région des Eschiras et faire, dans des conditions acceptables, quelques observations sur les bords de l'Ovigui, au moment des premières pluies. J'ai pu constater que la proportion des sexes était, en effet, variable, mais ces variations n'étaient pas dues à un épuisement des mâles par capture. En effet, la proportion des mâles, toujours inférieure à celle des femelles, était de 37 p. 100 le matin, passait par un minimum vers 1 heure (28 p. 100) et atteignait son maximum le soir (46 p. 100). Il y a, de plus, le soir, augmentation en valeur absolue, du nombre des mâles. On peut admettre qu'ils sont plus actifs à basse température, au début et à la fin du jour.

Ainsi l'on n'arrive pas à épuiser le nombre des mâles par capture pendant les premières heures comme le pensait Fiske. De plus, lorsque l'on répète l'opération plusieurs jours de suite, on constate que le nombre total des glossines diminue peu et la proportion des mâles reste constante chaque jour pour une heure donnée.

L'hypothèse de Fiske sur le renouvellement est donc exacte pour les femelles, mais elle doit également s'appliquer aux mâles.

L'épuisement d'un gîte par capture des glossines, mâles et femelles, peut d'ailleurs s'effectuer, autant que l'on peut le juger en ne restant que quelques jours, assez facilement dans certaines conditions ; j'ai parlé de ces gîtes de savane, où, malgré la dessiccation des mares résiduelles, les glossines peuvent subsister grâce à l'ombre et au degré hygrométrique de l'air, mais où le renouvellement doit être pratiquement impossible.

Ces divers résultats pourraient d'ailleurs s'interpréter autrement. Certains auteurs ont expliqué, en effet, les variations saisonnières de la façon suivante : dans un gîte de savane, en saison sèche, le besoin d'un repas de sang est impérieux et toutes les glossines cherchent à piquer dès qu'un hôte se présente. En saison des

pluies ou dans des gîtes plus favorables, les conditions sont meilleures et une partie seulement des mouches est en activité : leur nombre paraît plus faible qu'il n'est en réalité. Ceci pourrait expliquer également le renouvellement quotidien du nombre des mouches dans certains gîtes, même en saison sèche, comme l'Ovigui où les conditions sont bonnes et son épuisement rapide par capture dans les gîtes précaires de la savane.

RÉSUMÉ

Au Gabon occidental cinq espèces de glossines ont été trouvées : *G. fusca*, *G. tabaniformis*, *G. palpalis*, *G. pallicera*, *G. haningtoni*. Les deux dernières et surtout *G. haningtoni*, sont très rares et n'étaient pas connues dans la région. *G. fusca*, pendant la saison sèche se rencontre uniquement dans les forêts, où elle est plus abondante que *G. palpalis*. Elle vit loin ou près des gîtes aquatiques suivant l'époque ; elle est diurne. *G. tabaniformis* abonde sur la côte, en savane, où elle vit en plein jour, souvent loin de toute végétation. Elle ne devient nocturne et ne pénètre dans les habitations qu'au moment des pluies. *G. palpalis* est beaucoup plus abondante en savane qu'en forêt ; elle augmente nettement en nombre au mois de septembre (premières pluies intermittentes). La proportion des mâles est en tout temps et partout inférieure à celle des femelles. Il ne semble pas que la prédominance de l'un ou l'autre sexe puisse donner d'indications utiles sur la prédilection des glossines pour l'homme ou les animaux, sur la présence ou l'absence des hôtes préférés, ni sur la nature favorable ou défavorable des gîtes.

Laboratoire de Parasitologie de la Faculté de médecine de Paris.